

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

LIII

LIREZ-EN hardiment ! Il s'est passé cette nuit à la villa des Mûriers, quelque chose de plus que suspect.

—Quelle est cette femme qui est avec lui ? demanda René Bosc.

—Une fort jolie personne.

—Et probablement sa complice.

Amanda se prit à trembler et devint livide. Le vieillard poursuivit :

—Je ne serais point surpris d'apprendre un jour ou l'autre que l'homme a été condamné à mort par contumace et la femme à la reclusion. Qui se ressemble s'assemble ! Dites-moi quelle est la chose suspecte dont vous parlez et qui s'est passée cette nuit à la villa des Mûriers ?

—Vous souvenez-vous de ce que je vous racontais, il y a

—Non, une simple imprudence.

—Mais ce sont des voisins très dangereux ! fit la sœur du médecin. Peut-être ferait-on bien d'édifier l'hôtesse du "Rendez-vous des Chasseurs" sur le compte de ses locataires.

—A quoi bon ? Ces gens ne sont ici que pour quelques jours, et demain sans doute ils auront disparu. Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs !

—Oui, et c'est assez parler d'eux, il m'eût été agréable cependant de tenir la promesse que j'avais faite jadis à Ovide Soliveau.

—Quelle promesse ?

—Celle de ne point le ménager le jour où je le verrais commettre de nouveau une mauvaise action. Mais c'est trop nous occuper de ce drôle, parlons d'autre chose. Vos blessés, docteur, comment vont-ils ?

Et la conversation, changeant de sujet, s'engagea sur un terrain neuf.

Amanda descendit de sa chaise, et pâle, tremblante, se soutenant à peine, rentra dans le pavillon.

—Allons, murmurait-elle, j'avais bien deviné. C'était un voleur autrefois, et le voleur est devenu assassin ! Il s'appelle Ovide Soliveau et non point le baron de Reiss. Il a été en Amérique le protégé de Paul Harmant, le père de mademoiselle Mary pour laquelle travaillait Lucie. Tout s'enchaîne. Il lui fallait des renseignements, c'est moi qu'il a choisie pour les lui donner, et je suis devenue bêtement

—Maintenant, adieu ou plutôt au revoir, je file.

—Quoi, déjà !

—Je n'ai que le temps de ne pas manquer le train !

—Allez donc !

Ovide retira la valise de l'armoire où il l'avait enfermée et y plaça différents objets de toilette, puis il reprit :

—Ne vous ennuyez pas trop. Reposez-vous bien. Faites appeler le médecin si vous sentez que vous avez encore besoin de lui et à bientôt !

—Ah ! triple gredin, menteur et fourbe, pensa la jeune femme en écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient. Tu pars si vite, ou plutôt tu t'enfuis parce que tu as peur de René Bosc. Monsieur le baron Arnold de Reiss, Ovide Soliveau de votre vrai nom, nous nous reverrons nous nous reverrons même bientôt.

On frappa à la porte.

—Entrez ! cria l'essayeuse de madame Augustine.

La servante Madeline franchit le seuil.

—Madame se trouve-t-elle encore mieux maintenant ? demanda-t-elle.

—Oui, ma fille.

—Alors, tout va bien ! Comme ça, madame nous reste ? Madame ne fait pas comme monsieur le baron ?

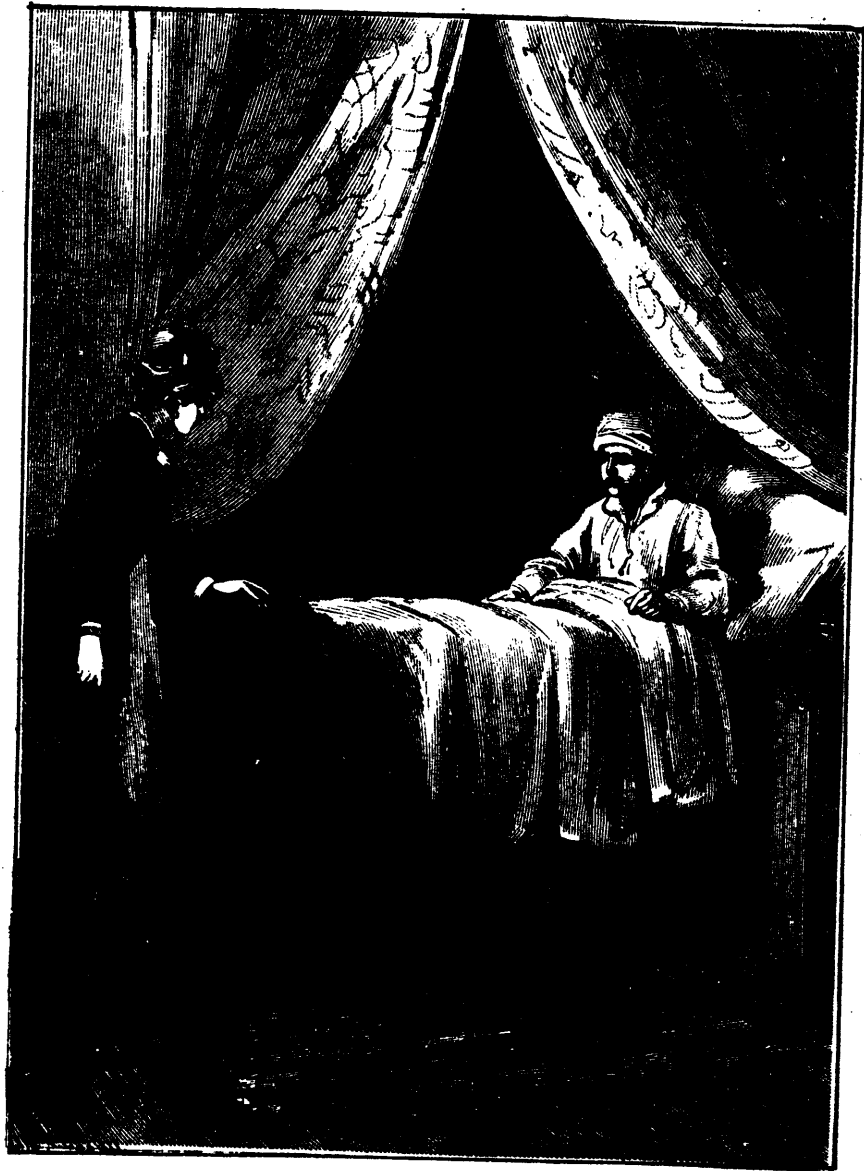
—Je reste, Madeline.

—Madame a-t-elle besoin de quelque chose présentement ?

—Je me sens un grand appétit, et comme je suis tout à



Sur cette enveloppe Jeanne lut ces mots : M. Georges Darier.—(Voir p. 294, col. 3)



Amanda ! s'écria-t-il ; toi ! toi !—(Voir p. 295, col. 2)

quelques jours, au sujet de la liqueur canadienne dont on m'avait vanté les propriétés ?

—Et qu'on appelle en Amérique la "liqueur bavarde" ?

Oui, je me souviens parfaitement.

—Eh bien, ce homme, ce prétendu baron de Reiss, en a fait usage cette nuit pour provoquer l'ivresse brutale qui donne le délire, et pour faire parler la femme qui l'accompagne.

—Croyez-vous qu'il a réussi ?

—Ce n'est pas douteux. La femme, en proie à un délire passager, a dit certainement tout ce qu'elle pensait, puis une crise s'est déclarée, crise terrible, crise effrayante. Bref, je suis arrivé juste à temps ! Le danger devenait grand.

—Pourquoi donc ?

—La dose de liqueur était trop forte. Sans une potion calmante que j'ai administrée, la malheureuse serait morte d'une congestion cérébrale.

—Avez-vous dressé procès-verbal de tout cela ? demanda l'ex-agent de la sûreté.

—Il n'y avait point matière à procès-verbal.

—Ce n'est pas mon avis. Je vois là une tentative d'empoisonnement.

sa complice sans le savoir. Mais il ignore que je sais qu'il sait tout. La lutte va s'engager, et nous verrons qui sera le plus fort ! Ovide Soliveau peut partir. Il connaît Paul Harmant et par Paul Harmant je le retrouverai, je découvrirai où il demeure et quel motif l'attirait à Joigny. Cette liqueur dont il a fait usage, elle doit être ici. Ah ! si je pouvais...

Et mademoiselle Amanda allait se livrer à une perquisition sérieuse, lorsqu'elle entendit du bruit dans le vestibule. Elle se laissa tomber sur une chaise et feignit de lire. Ovide entra, le sourire aux lèvres.

Je vous croyais dans le jardin, dit-il.

—Le vent devenait froid, répondit la jeune fille. Je suis rentrée.

—Et vous lisiez pour vous distraire.

—Mon Dieu, oui. En votre absence il fallait bien tuer le temps. Vous avez mis ma lettre à la poste ?

—Avant toute chose ; ensuite j'ai passé à l'hôtel et donné l'ordre de préparer ma note.

—Vous êtes toujours décidé à partir demain ?

—Toujours, même ce soir.

Ovide posa sur la table un billet de banque et reprit :

fait remise, je mangerais avec plaisir, quoique le docteur ait recommandé la diète.

—Madame dînera ici ?

—Toute seule ! jamais de la vie ! Je mourrais d'ennui ! Je vais faire un peu de toilette et j'irai dîner à l'hôtel.

—Bien, madame. Je mettrai votre couvert dans le petit cabinet.

—Un mot encore, ma fille. Vous me semblez une brave enfant. Voulez-vous me rendre un service qui sera bien payé ?

—Je ne demande pas mieux, madame, et même pour rien. De quoi s'agit-il ?

—Il faut que je voie le jeune homme blessé qui a été apporté chez votre patronne, monsieur Duchemin.

—Rien n'est plus facile.

Amanda poursuivit :

—Il faut que je le voie. Mais vous seule devez le savoir.

—Ah ! fit la servante.

—Est-il possible de me conduire à sa chambre sans qu'on s'en doute ?

—Dame, oui.

—Comment ?